HAL
open science

Les influences littéraires indiennes dans les inscriptions du Cambodge : l'exemple d'un chef-d'œuvre inédit du VIIIe siècle (K. 1236)

Dominic Goodall

▶ **To cite this version:**

Dominic Goodall. Les influences littéraires indiennes dans les inscriptions du Cambodge : l'exemple d'un chef-d'œuvre inédit du VIIIe siècle (K. 1236). Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2013, Janvier-Mars 2012, pp.345-357. halshs-02541727

HAL Id: halshs-02541727

https://shs.hal.science/halshs-02541727

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comptes rendus des séances
de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres

Les influences littéraires indiennes dans les inscriptions du Cambodge : l'exemple d'un chef-d'œuvre inédit du VIIIe siècle (K. 1236)

Dominic Goodall

Citer ce document / Cite this document :

Goodall Dominic. Les influences littéraires indiennes dans les inscriptions du Cambodge : l'exemple d'un chef-d'œuvre inédit du VIIIe siècle (K. 1236). In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 156e année, N. 1, 2012. pp. 345-357;

doi : https://doi.org/10.3406/crai.2012.93422

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2012_num_156_1_93422

Fichier pdf généré le 18/03/2019

CRAI 2012, I (janvier-mars), p. 345-357

COMMUNICATION

LES INFLUENCES LITTÉRAIRES INDIENNES DANS LES INSCRIPTIONS DU CAMBODGE : L'EXEMPLE D'UN CHEF-D'ŒUVRE INÉDIT DU VIIIe SIÈCLE (K. 1236), PAR M. DOMINIC GOODALL

Véritables « archives » de pierre, les inscriptions du Cambodge ancien (datant du Ve jusqu'au XIVe siècle) sont notre principale source pour reconstruire l'histoire du pays khmer. C'est à partir d'elles que l'on a pu reconstituer – en s'aidant, aussi, des sources chinoises – la succession des souverains du pays.

Elles sont rédigées principalement en sanskrit, la langue de « culture » de l'Asie indianisée, et en vieux khmer, ancêtre du khmer actuel, de la famille môn-khmer. Presque toujours versifiées, les portions sanskrites sont souvent remarquables par leur classicisme. Panégyriques de dieux, de souverains et de notables, elles contiennent des allusions fréquentes aux sciences telles que l'astronomie, la philosophie et la rhétorique et témoignent d'un haut degré d'assimilation de la culture d'origine indienne. Les portions en vieux khmer, dévolues le plus souvent aux informations d'ordre factuel ou administratif, constituent quant à elles une source majeure pour la linguistique historique du khmer.

La grande influence des valeurs religieuses et esthétiques brahmaniques sur l'Asie du Sud-Est est bien connue de longue date, mais reste encore mystérieuse à plusieurs égards. La plus ancienne inscription khmère sur pierre connue est peut-être celle que l'on voit dans la figure 1 (K. 875), conservée aujourd'hui au Musée de Phnom Penh, qui a été découverte à Neak Ta Dâmbâng Dèk (province de Takeo) en 1937, et publiée par George Cœdès dans une ancienne revue indienne portant ce titre parlant : *Journal of the Greater India Society*[1]. Il s'agit d'une stèle ou d'un piédroit en schiste qui semble avoir été réemployé pour un seuil – ce qui expliquerait le trou et l'attrition circulaire, probablement due au frottement d'une porte[2] –

1. G. Cœdès, « A New Inscription from Fu-Nan », *Journal of the Greater India Society* IV, 1937, p. 117-121.

2. Je remercie mon collègue Bertrand Porte (EFEO, atelier de restauration du Musée national de Phnom Penh) pour cette explication. C'est lui qui a « rassemblé les idées qui ont permis de voir la

sur laquelle est gravée une inscription qui relate la fondation d'une maison de repos pour des brahmanes et d'un temple avec un jardin[3] et un étang. La forme des lettres suggère que l'inscription date de la fin du Ve ou du début du VIe siècle de notre ère.

Ce premier document cambodgien connu est déjà un témoignage frappant d'une « sanskritisation » parachevée du pays khmer. Il débute avec une belle stance de louange du dieu Viṣṇu couché sur le serpent, rédigée dans le mètre *śārdūlavikrīḍita*, mètre que le grand poète indien Kālidāsa réserve pour les moments les plus chargés d'émotion de ses pièces de théâtre.

I [mètre : *śārdūlavikrīḍita* – – – ˘ ˘ – ˘ – ˘ ˘ ˘ – / – – ˘ – – ˘ – (× 4)]
(1) *yuñjan yogam atarkitaṅ kam api yax*[4] *kṣīrodaśaiyyāgr̥he*
(2) *śete śeṣabhujaṅgabhogaracanāparyyaṅkapr̥ṣṭhāśritaḥ* ||
(3) *k(u)kṣiprāntasamāśritatribhuvano nābhyutthitāmbhoruho*
(4) *r[āj]ñ[īṃ] śrījayavarmmaṇo 'gramahiṣīṃ sa svāminīṃ rakṣatu* ||

Pratiquant un extraordinaire, inimaginable yoga, sur l'océan de lait, son lieu de repos, il est couché sur un lit formé des anneaux du serpent Śeṣa, lui qui a les trois mondes installés dans l'enceinte de son ventre et un lotus qui s'élève de son nombril ; puisse-t-il protéger la reine, souveraine[5], première dame de Śrī-Jayavarman.

C'est d'ailleurs un début très approprié, car la description de Viṣṇu couché de cette façon, entre deux phases de création de l'univers, sert souvent en Inde à signaler le début d'une narration.

Quant au type d'écriture employé, il s'agit d'un alphabet sud-indien qui, avec certaines petites variations, était employé en Indonésie, au Cambodge, au Vietnam, en Thaïlande et ailleurs,

marque d'une crapaudine (godet en métal dans lequel rentre le gond) et que la pierre a été réemployée pour soutenir la rotation d'un vantail » (courriel du 7 mars 2013).

3. Au début de la dernière ligne de l'inscription, Cœdès a lu *ārāmaṃ*, « jardin », où il faudrait peut-être lire plutôt *sārāmaṃ*, « avec un jardin » (ou « elle…un jardin »), et il en parle comme s'il s'agissait d'un « hermitage » (*op. cit.* [n. 1], p. 117), peut-être à cause d'une confusion avec le mot *āśrama*. Deux petites corrections sans conséquences pour l'interprétation de l'ensemble peuvent être proposées : au lieu de *kāryyānāṃ* au début de la ligne 9, il faut lire *kāryyāṇāṃ* ; et au lieu de *bhāgarahite* à la fin de la ligne 10, on peut lire *bhogarahite*.

4. G. Cœdès (*op. cit.* [n. 1], p. 120) lit ici « ya[ḥ*] », peut-être parce que son estampage n'est pas très clair à cet endroit, mais sur la pierre et sur une belle photographie de la pierre (fig. 1), il est parfaitement possible de lire « ya » suivi par un *jihvāmūlīya* (au-dessous du *kṣī*), que je translittère par un « x ». De même, dans la ligne 15, Cœdès suggère que le symbole qui suit *śrījayavarmmaṇa* pourrait être un *upadhmānīya*, mais en fait, il ne peut plus y avoir de doute : c'est bien un *upadhmānīya*.

5. « Souveraine » est peut-être trop fort comme traduction de *svāminī*, « propriétaire » ; mais nous nous demandons si son mari Jayavarman était toujours en vie, car elle est décrite en ligne 13 comme « désirant être à nouveau unie au roi » (*bhūyas saṅgatam icchatī nr̥patinā*…), comme s'il était décédé.

QUADRI

FIG. 1. – La dalle en schiste sur laquelle est gravée l'inscription K. 875. (Photographie : Sok Soda, atelier de l'EFEO et du Musée national du Cambodge).

surtout aux cinquième, sixième et septième siècles. Nous ignorons si cette écriture avait un nom pour ses utilisateurs anciens, mais aujourd'hui certains ont coutume de l'appeler l'« écriture pallava » ou « grantha pallava », parce que sa forme dans les premiers exemples khmers connus ressemble à l'écriture employée dans les inscriptions des rois pallava au pays tamoul. Mais des variantes de cette écriture étaient employées en Inde bien au-delà des limites du pouvoir de la dynastie pallava. L'exemple montré dans la figure 2 vient de la côte de l'est du Nord de l'état d'Andhra Pradesh, pas loin de l'Orissa.

Dans le contexte d'un projet lancé il y a quelques années sur le « Corpus des inscriptions khmères »[6], nous essayons, entre autres, de rééditer les inscriptions déjà connues à la lumière de nouvelles découvertes et de publier les inscriptions jusqu'ici inédites. Dans cette communication, je souhaite présenter quelques stances d'un chef-d'œuvre littéraire du VIIIe siècle de notre ère dont Gerdi Gerschheimer et moi-même préparons actuellement une édition et une traduction, grâce à l'aide précieuse de plusieurs collègues qui travaillent sur le terrain et qui nous fournissent des estampages, des documents photographiques et des informations de toute sorte[7].

L'inscription K. 1236, toujours inédite, est gravée sur une stèle en grès qui se trouve dans un sanctuaire en ruine (fig. 3) près de la montagne Phnom Bayang (fig. 4), au sud du pays khmer, loin donc de ce qui deviendra plus tard le centre du royaume, la capitale d'Angkor. Elle évoque l'installation d'une statue en or de Śiva, dont il n'y a plus trace aujourd'hui. Il faut noter que Henri Mauger, l'inventeur de ce site, qu'il appelle Pràsàt Kŏṃpul Tà Ñon (« temple du sommet de l'aïeul Ñon »)[8], n'évoque pas l'existence de cette inscription quand il en publie une courte description dans le *Bulletin de l'EFEO* en 1937[9]. Il est donc possible que la stèle gisait cachée à

6. Pour une brève description des perspectives de ce projet de longue haleine dans lequel sont impliquées l'École française d'Extrême-Orient et l'École pratique des Hautes Études, voir la chronique de G. Gerschheimer, « Le corpus des inscriptions khmères », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (*BEFEO*) 90-91, 2003-2004, p. 478-482.

7. Pour leur aide en ce qui concerne cette communication en particulier, nous remercions les prospecteurs de l'Inventaire des sites archéologiques du Cambodge (EFEO / ministère de la Culture et des Beaux-Arts), qui ont réalisé les estampages de l'inscription en juillet 2004, ainsi que Véronique Degroot et Arlo Griffiths, qui ont photographié le site en 2007, et certains autres collègues de l'EFEO : Bruno Bruguier, Bertrand Porte et Dominique Soutif.

8. Localisation actuelle du site de découverte [IK 4,03] : Pr. Kaṃbūl Tā Nan', village de Trabāṃṅ Sraṅ' / Kompong, commune de Braḥ Pād Jān' Juṃ, district de Girī Vaṅ', province de Tā Kaev [Takeo], Cambodge.

9. « …tout au sommet de la colline, un troisième sanctuaire, qui n'a été signalé jusqu'à ce jour par aucun de nos devanciers : le Pràsàt Kŏṃpul Tà Ñon dont la voûte est complètement effondrée ;

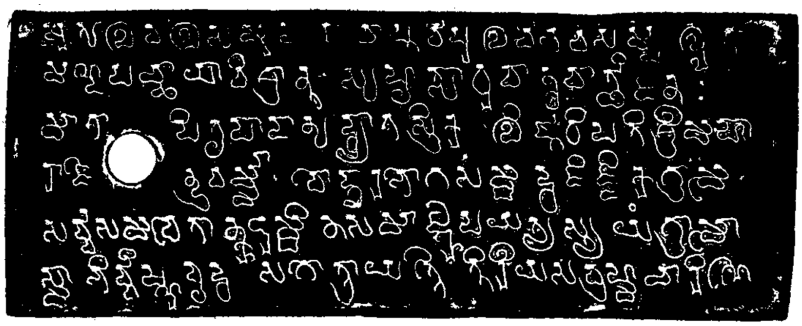

FIG. 2. – Impression d'une des plaques en cuivre de Jirjingi du roi *ganga* Indravarman (c. 475-550 de n.è.), *Epigraphia Indica* XXV, inscription no. 29.

FIG. 3. – Photographie, prise par Bruno Bruguier le 5 mai 2003, du sanctuaire en ruine qui abrite l'inscription K. 1236.

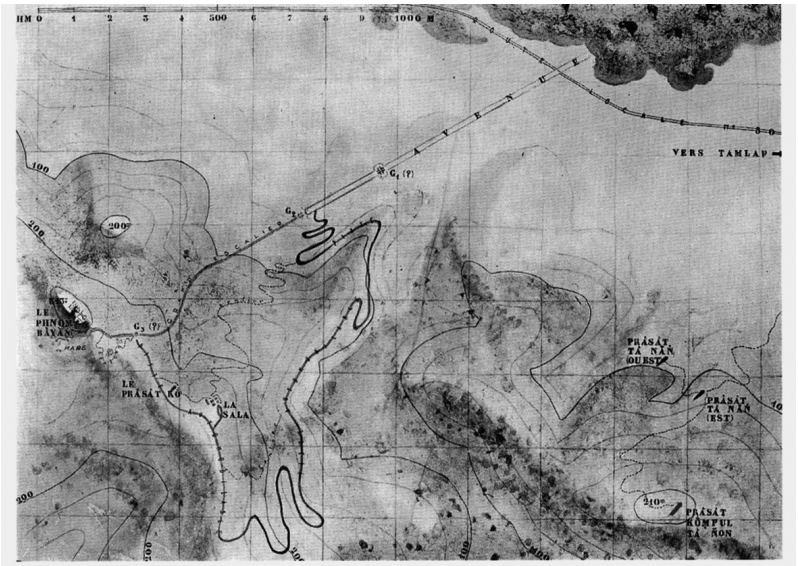

FIG. 4. – Croquis de Mauger 1937, *op. cit.*, Pl. XLII. Le sanctuaire ruiné qui abrite l'inscription K. 1236 figure en bas à droite.

quelque distance de ce bâtiment, peut-être à droite ou à gauche du chemin d'approche du sanctuaire, ou qu'elle ne lui appartienne point[10]. Hélas, nous ne savons pas exactement comment, où et par qui la stèle a été trouvée avant d'être estampée en mai 2004[11].

tous les étages supérieurs ont disparu ; il ne reste que le rez-de-chaussée, dont les façades sont divisées en trois travées par des pilastres non décorés, qui se rappellent dans le soubassement du sanctuaire. Les façades ne comportent pas de fausses portes. Contrairement aux Pràsàt Tà Nãñ qui sont orientés l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest, la porte du Pràsàt Kõmpul Tà Ñon est ouverte au Nord. », p. 240 de H. Mauger, « Le Phnom Bàyàñ », *BEFEO* 37, 1937, p. 239-262.

10. Le fait que le bâtiment effondré ouvre au nord suggère qu'il n'était pas le sanctuaire du Śiva dont la stèle relate l'installation : l'ouverture au nord, étrange pour un temple śivaïte, est plutôt typique de sanctuaires consacrés aux déesses féroces. Cependant, pour la période pré-angkorienne, comme me le rappelle Bruno Bruguier (courriel du 17 mars 2013), « il faut rester très prudent si l'on ne veut pas plaquer un schéma indien. En dehors des grands sanctuaires comme Sambor ou Vat Phu, nous n'avons que très peu d'exemples où l'on peut associer un culte et une orientation. » Il me signale que le Prasat Phnom Chhnok (B. Bruguier et J. Lacroix, *Guide archéologique du Cambodge, Tome I, Phnom Penh et les provinces méridionales*, Phnom Penh, Éditions Reyum, 2009, p. 239-245), d'obédience śivaïte, et le mystérieux Asram Moha Russei (*ibid.*, p. 134-140) s'ouvrent au nord. Mais il faut préciser que le Prasat Phnom Chhnok est un temple troglodyte : les anomalies d'orientation sont moins surprenantes pour ce type de temple.

11. La description de Bruno Bruguier et Juliette Lacroix (*op. cit.* [n. 10], p. 152-154), qui date la découverte de 1997, est accompagnée par deux photographies qui montrent d'abord « la façade nord, telle qu'elle avait été aménagée par des villageois en 1997 : débroussaillée et jardinée, avec un escalier reconstitué devant l'avant-corps de latérite » et ensuite la même vue du bâtiment « abandonné et recouvert par la végétation en 2003 ». Bruno Bruguier m'a confirmé (courriel du

La stèle a été brisée en deux morceaux et, au milieu de la cassure, il y a une ligne vide qui marque une division du texte : la première partie de l'inscription, de vingt et une lignes, est en vers sanskrits, et les dernières neuf lignes en prose khmère (fig. 5). Le plan de l'inscription est assez classique : louange (*maṅgalācaraṇa*) d'une divinité (stances I à VII), panégyrique du roi régnant (stances VIII à XVIII), mention de l'acte commémoré et de la date de cet acte (stances XIX à XX).

Notre inscription commence avec une vénération en sept stances du dieu Śiva qui est remplie d'allusions implicites à la littérature indienne et de jeux de mots érudits, notamment une figure de style qui s'appelle *virodhābhāsa*, la « contradiction apparente » : le lecteur est censé être troublé par une contradiction gênante qu'il arrive à résoudre à la deuxième lecture.

I.
(1) = = = = = = = = *[jaga]darttiharo haraḥ*
pralayasthitisarggāṇāṃ karttā yaḥ parameśvaraḥ ||

[[Que vous protège]]. . . . Hara (Śiva), qui détruit les douleurs du monde, le Seigneur suprême, auteur de la dissolution, du maintien et de la création (de l'univers).

II.
(2) = = = = = = = = *[v](y)[ā]lahāro pi maṅgalaḥ*
ayonir vviśvayonir yyo viśveśaś ca nirīśvaraḥ [||]

. . . . bien que (portant) un collier de serpents, il porte bonheur (*maṅgalaḥ*)[12] ; sans origine, il est l'origine de l'univers entier et, seigneur de l'univers entier, il est sans seigneur[13].

17 mars 2013) que la stèle ne se trouvait pas dans le bâtiment lors de ses premières visites avant 1997.

12. Pour la restitution de ce vers, cf. les stances 4.64-65 du *Kumārasambhava* de Kālidāsa, qui étaient peut-être une des sources d'inspiration pour notre poète : *athāha varṇī vidito maheśvaras tadarthinī tvaṃ punar eva vartase / amaṅgalābhyāsarataṃ vicintya taṃ tavānuvṛttiṃ na tu kartum utsahe / avastunirbandhapare kathaṃ nu te karo 'yam ābaddhavivāhakautukaḥ / kareṇa śambhor valayīkṛtāhinā sahiṣyate tatprathamāvalambanam.*

Ensuite le brahman dit [à la déesse Pārvatī, future épouse de Śiva] : « Śiva est connu ; et pourtant tu persistes à le désirer. Quand je réfléchis comment il prend plaisir aux pratiques malvenues, je ne peux pas approuver ton choix. Toi qui t'obstines à obtenir une chose sans valeur, comment ta main, quand la cordelette de mariage l'aura ficelée, pourra-t-elle supporter de se reposer pour la première fois sur le bras de Śiva, dont les bracelets sont des serpents ? »

Vallabhadeva's Kommentar (Śāradā-version) zum Kumārasambhava des Kālidāsa, éd. Mulakaluri Srimannarayana Murti, Verzeichnis der Orientalistischen Handschriften in Deutschland, Supplementband 20,1, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1980.

13. La deuxième moitié de cette stance fait écho à une louange célèbre, celle du dieu Viṣṇu par Kālidāsa dans le dixième chapitre de son épopée littéraire la plus importante, le *Raghuvaṃśa* (10.22) : *sarvajñas tvam avijñātaḥ sarvayonis tvam ātmabhūḥ / sarvaprabhur anīśas tvam ekas*

FIG. 5. – Photographie, [1745_14.jpg] prise par Bruno Bruguier le 5 mai 2003, de l'inscription K. 1236, estampée en 2004 par des prospecteurs de l'Inventaire des sites archéologiques du Cambodge (EFEO / ministère de la Culture et des Beaux-Arts) (estampages de l'EFEO n. 1765, n. 1766, n. 1767).

L'inscription se termine avec la mention de l'acte que l'inscription commémore, à savoir l'installation en 763 de notre ère d'une statue de Śiva portant le nom de Jayaikanātha. Pour ceux qui connaissent bien l'épigraphie cambodgienne, cette date va surprendre, car elle tombe au milieu d'une période obscure. Un grand nombre d'inscriptions datent du septième siècle et sont qualifiées de pré-angkoriennes

tvaṃ sarvarūpabhāk. « Omniscient, et pourtant inconnu ; matrice de tout, et toi-même incréé ; maître de tout, sans avoir de souverain ; un et uniforme. » Traduction de Louis Renou, *Kālidāsa. Le Raghuvamça (la lignée des fils du soleil) poème en XIX chants traduit du sanscrit*, (Les Joyaux de l'Orient VI), Paris, Paul Geuthner, 1928.

puisqu'elles précèdent la fondation de la capitale à Angkor, mais cette période d'activité épigraphique est suivie par un silence presque total entre le début et la fin du huitième siècle, qui marque le début de la période angkorienne. Voici les deux dernières stances :

XIX. [mètre : *pr̥thvī* : ˘ – ˘ ˘ ˘ – ˘ – ˘ ˘ ˘ – ˘ – – ˘ – (× 4)]
(19) *vinaśvaram aśāśvatan nidhanadharmmi vudhvā dhanaṃ*
yaśas sthiram ahāryyam āry(ya)janajuṣṭam unmīlayan ||
(20) *triviṣṭapam api prakāmasukham anv agr̥hnan punaḥ*
sanātanam anāma(yañ ca) śivam āp(t)um icchan padaṃ ||

Sachant que la richesse est périssable, impermanente, et de nature bien limitée,

Manifestant une renommée qui perdure, que personne ne peut lui prendre, qui sera appréciée par les gens de bien,

Ne considérant pas, de plus, que même l'obtention du ciel soit particulièrement susceptible de procurer son bonheur,

Désireux d'atteindre à l'état éternel, sans affliction, qui est Śiva, …

XX. [mètre : *āryā*]
[sa] śrījayaikanāthan dvātriṅśadbhārahemasaṃsiktaṃ
prātiṣthipat parama[yā] (bha)ktyā vāṇāṣṭaṣaṭśāke ||

… il a érigé, avec une dévotion suprême, en [l'année] śaka 685 [soit 763 de notre ère], [une statue du dieu] Śrī-Jayaikanātha, fondue à partir de trente-deux unités de poids d'or[14].

Au milieu de l'inscription se trouve un éloge du roi bienfaiteur, un certain Jayavarman, un nom des plus courants pour les rois du Cambodge ancien : outre le Jayavarman non daté qui est nommé dans la première stance que nous avons citée, nous en connaissons huit, en commençant par Jayavarman I (652-fin du VIIe siècle) et en allant jusqu'à Jayavarman VIII (XIIIe siècle). Mais l'existence d'un Jayavarman en 763 est une « nouveauté » : trop tardif pour être le roi préangkorien Jayavarman I, et trop ancien pour être le roi angkorien Jayavarman II, ce roi doit donc être identifié comme Jayavarman

14. Pour les mesures de poids employés au Cambodge à époque ancienne, voir la thèse doctorale, soutenue à Paris-III en juillet 2009, de Dominique Soutif : *Organisation religieuse et profane du temple khmer du VIIe au XIIIe siècle*. Les pages 143 à 156 sont consacrées aux mesures de poids, dont le *bhāra* est la plus élevée. Après avoir écarté d'autres propositions (1 *bhāra* = 300 kg ; 1 *bhāra* = 186,6 kg), Dominique Soutif propose comme valeur approximative 47,37 kg. (La proposition se base sur ce que l'on sait sur les proportions entre les différentes unités de mesure employées au Cambodge et le témoignage d'un objet en bronze inscrit, apparemment, avec une indication précise de son poids.) L'auteur évoque « notre » statue en or de 32 *bhāra*, dont il connaissait l'existence grâce à Gerdi Gerschheimer (p. 152) : « Pour improbable que soit l'hypothèse d'une fonte d'or pleine, en particulier de cette taille, on remarquera que notre nouvelle estimation permet d'obtenir un poids très proche de celui que nous avions évalué pour une statue d'homme à l'échelle en or massif. »

I *bis*, dont l'existence a été proposée[15], mise en doute[16], affirmée[17], et de nouveau mise en question[18] dans la littérature secondaire du XXe siècle. J'ignore s'il y a actuellement un consensus sur la question.

VIII.
(8) = = = = = *(j ?) rājā rājarājasamadyutiḥ*
asti śrījayavarmmeti rājanyārccitaśāsanaḥ ||

Il est un roi . . . , à l'éclat pareil à celui du roi des rois (= la Lune)[19], nommé Śrī-Jayavarman, dont les édits sont honorés par la gent royale.

IX.
(9) = = = *[kṣa]tradharmme yaḥ prajārakṣaṇadakṣiṇaḥ*
kṣīṇātmakilviṣakṣo(d)o dikṣu kṣoṇīpatīśvaraḥ[20] [||]

15. L'hypothèse de l'existence d'un Jayavarman I *bis* a d'abord été émise, à propos de l'inscription K. 134, par George Cœdès en 1905, dans sa « Note sur une inscription récemment découverte au Cambodge », *BEFEO* 5, 1905, p. 419 : « Comme on ignore tout de sa personnalité et que (ainsi qu'il vient d'être dit) il ne devait régner que sur une partie du Cambodge, il est doublement inutile de bouleverser la numération, d'ailleurs toute provisoire, des rois Jayavarman. Qu'on l'appelle si l'on veut Jayavarman I *bis*. »

16. George Cœdès lui-même, entre autres, a mis en question sa propre proposition, sur la p. 119 de sa note sur « Les capitales de Jayavarman II », *BEFEO* 28, 1928, p. 113-123.

17. À propos de l'inscription K. 103, George Cœdès observe (p. 10, note 9, dans sa note « À propos du Tchen-la d'eau : trois inscriptions de Cochinchine », *BEFEO* 36, 1936, p. 1-13) : « Le témoignage de cette inscription ruine l'hypothèse que j'ai émise en 1928 (*BEFEO* XXVIII, p. 119) sur l'identification de Jayavarman I bis avec Jayavarman II. »

18. Claude Jacques, par exemple, a réveillé le doute en 1972 dans une note sur « La carrière de Jayavarman II » (*BEFEO* 59, 1972, p. 205-220) ainsi que dans un rapport sur son enseignement de l'année précédente (« Épigraphie de l'Inde et du Sud-Est asiatique », *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, IVe section, Sciences historiques et philologiques, 1971-1972, 104e année*, p. 607-610), p. 608 : « On a étudié ensuite les autres rois, … enfin le roi que l'on appelle Jayavarman Ier *bis* : ce dernier pourrait peut-être se confondre tout simplement avec Jayavarman II, car il apparaît là où l'on peut attendre celui-ci et à peu près à la même époque. »

19. L'emploi de *rājarāja* pour désigner la lune n'est pas évoqué dans le lexique ancien le plus connu, l'*Amarakośa*, mais il figure dans le *Viśvaprakāśa* (daté de 1111/12 de notre ère) : *rājarājā kubere 'pi sārvabhaume sudhākare* (*jāntavarga* 31ab). « *rājarāja* [peut être utilisé] dans les sens de Kubera, d'un empereur universel et de la lune. » (*Viśvaprakāśa of Śrī Maheśvara Sūri*, éd. Śīlaskandha Sthavira et Ratnagopala Bhatta, Chowkhamba Sanskrit Series 37. Varanasi, 1983 (deuxième édition).

20. L'allitération frappante, ici et dans les stances qui suivent, basée sur le groupe consonantique rugeux *kṣ*, reflète-t-elle peut-être déjà l'influence du rhétoricien Daṇḍin (actif au début du VIIIe siècle) ? Daṇḍin en parle ainsi dans son *Kāvyādarśa* (« Miroir de la poésie ») 1.72 : *dīptam ity aparair bhūmnā kr̥cchrodyam api badhyate / nyakṣeṇa kṣayitaḥ pakṣaḥ kṣatriyāṇāṃ kṣaṇād iti*. « D'aucuns, avec l'intention (*iti*) [de créer un effet] de brillance, composent souvent [des sons qui sont] difficiles à prononcer, ainsi (*iti*) : 'Le flanc des *kṣatriya* a été détruit en un instant par l'aveugle [Dhr̥tarāṣṭra].' » (*Kāvyādarśa of Daṇḍin, First Edition Edited with an Original Commentary by Vidyābhūṣaṇa Pandit Rangacharya Raddi Shastri, Second Edition Seen through the press by K.R. Potdar*, Government Oriental Series-Class A, No. 4, Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1970.)

Que le *Kāvyādarśa* a été étudié au Cambodge plus tard me semble plus que probable, car dans la grande inscription K. 528 qui commémore l'installation d'un *liṅga* dans le temple du Mébon oriental en 952 de notre ère, nous trouvons une stance qui est clairement une adaptation créative d'une stance de Daṇḍin. La stance en question est la suivante (43) : *pratāpavahner iva dhūmajālaṃ valoddhutaṃ yasya rajaḥ prayāṇe / apy aspr̥śad vairivilāsinīnām udaśrayām āsa vilocanāni*. Louis Finot traduit comme suit : « Telle qu'un torrent de fumée [jeté par] le feu de son héroïsme, la poussière soulevée

> Qui, quant aux devoirs des princes, [. . .] est doué pour la protection de ses sujets, lui dont a été détruite la souillure des impuretés qui affligent l'âme, lui qui est le roi de tous les rois dans chaque direction.

La mention ci-dessus de la destruction des impuretés qui affligent l'âme du roi mérite aussi un commentaire : il est probable qu'il s'agit là de la première allusion à une initiation tantrique royale au pays khmer. Certes, l'allusion est bien cachée ; mais les premières allusions aux initiations royales en Inde au septième siècle sont elles aussi codées[21]. Au cours d'un rite d'initiation libératrice (*nirvāṇadīkṣā*), l'âme du postulant serait extraite de son corps, installée sur une cordelette et purifiée dans le feu pour que toute « la souillure des impuretés qui affligent l'âme », notamment une impureté innée que les shivaïtes appellent *mala* (« impureté »), soient détruites[22]. Plusieurs noms initiatiques[23] préservés dans les inscriptions de la période angkorienne attestent la présence de courants tantriques plus tard, mais jusqu'ici aucune trace n'avait été repérée pour la période préangkorienne.

Nous avons signalé un développement religieux important dont témoigne probablement cette inscription : l'arrivée d'un courant tantrique indien dans le paysage religieux local. Mais nous pourrons aussi attirer l'attention sur les développements littéraires qui, encore

par ses armées entrant en campagne, faisait pleurer, sans même les toucher, les yeux des femmes des ennemis. » (p. 336 de L. Finot, « Inscriptions d'Aṅkor », *BEFEO* 25, 1925, p. 289-407). (Il me semble que le mot *jāla* désigne plutôt une « toile » ou un « écran » qu'un « torrent ».) Cf. *Kāvyādarśa* 2.338, dont l'atmosphère est tout autre, mais qui emploie des expressions identiques : *udyānamārut*oddhūtāś *cūtacampakareṇavaḥ* / udaśrayanti *pānthānām* aspr̥śanto 'pi locane. « Bien qu'elle ne les touche même pas, la poussière [du pollen] des fleurs du manguier et du *campaka*, soulevée par les brises des jardins, fait pleurer les yeux des voyageurs [qui sont éloignés de leurs bien-aimées]. » (C'est en travaillant avec Csaba Dezső, de l'Université Eötvös Loránd, Budapest, sur une nouvelle édition et une traduction annotée de la grande inscription du Mébon oriental que nous avons remarqué cet écho littéraire.)

21. Cf. D. Goodall, *The Parākhyatantra, A Scripture of the Śaiva Siddhānta*, Collection Indologie 98, Pondichéry, 2004, p. xix-xx, n. 17 et D. Goodall et A. Griffiths, « The short foundation inscriptions of Prakāśadharman-Vikrāntavarman, king of Campā (Études du Corpus des inscriptions du Campā. V) » (sous presse dans l'*Indo-Iranian Journal*).

22. Le sujet de l'initiation tantrique est richement complexe ; pour un bref résumé, voir l'article « *dīkṣā* » (p. 169-173) dans le *Tāntrikābhidhānakośa III Dictionaire des termes techniques de la littérature hindoue tantrique, A Dictionary of Technical Terms from Hindu Tantric Literature, Wörterbuch zur Terminologie hinduistischer Tantren, fondé sous la direction d'Hélène Brunner, Gerhard Oberhammer et André Padoux*, sous la direction éditoriale de D. Goodall et M. Rastelli, Vienne, Académie autrichienne des sciences, sous presse. Un tome épais a été consacré principalement aux rites initiatiques tantriques tels qu'ils sont présentés par un certain Somaśambhu, l'abbé d'un grand monastère nord-indien au XIe siècle : H. Brunner-Lachaux, *Somaśambhupaddhati, troisième partie, Rituels occasionnels dans la tradition śivaïte de l'Inde du Sud selon Somaśambhu II : dīkṣā, abhiṣeka, vratoddhāra, antyeṣṭi, śrāddha. Texte, traduction et notes*, Publications de l'Institut Français d'Indologie 25.III, Pondichéry, 1977.

23. Pour la forme et la manière de sélection de ces noms initiatiques, voir l'article « *dīkṣānāman* » dans le *Tāntrikābhidhānakośa* III (*op. cit.* [n. 22], p. 173-176).

une fois, font écho à ce qui se passait en Inde à la même époque. L'influence du grand poète Kālidāsa est visible à travers des allusions et des imitations de ses stances dans grand nombre d'épigraphes indiennes et cambodgiennes à partir du tout début du septième siècle[24]. Cette influence ne disparaîtra pas entièrement, mais un nouveau goût littéraire transparaît dans ce texte du VIIIe siècle : les calembours et toutes sortes de jeux de mots apparentés sont de plus en plus prisés, alors qu'ils étaient peu utilisés par Kālidāsa[25].

XIII.
(13) ||

Bien qu'il donne des fruits infinis,
comme l'arbre [céleste] qui satisfait tous les désirs,
il ne connaît aucune parcelle d'infortune (*a-vipal-lavaḥ*) /
[comme l'arbre] qui n'est jamais privé de nouvelles pousses
(a-vi-pallavaḥ)[26] ;

24. C'est peut-être F. Kielhorn (p. 4 de son article « Aihole Inscription of Pulikesin II », *Epigraphia Indica* VI, 1900-1901, p. 1-12) qui a signalé pour la première fois un des plus anciens emprunts à Kālidāsa au Cambodge (deux stances adaptées du *Raghuvaṃśa* dans K. 81, une inscription du début du VIIe siècle).

25. Kamaleswar Bhattacharya a souvent évoqué les réminiscences de poèmes indiens fameux dans l'épigraphie du Cambodge, en particulier du *Raghuvaṃśa* (e.g. Kamaleswar Bhattacharya, *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanskrites du Cambodge*, Publications de l'École française d'Extrême-Orient CLXVII, Paris, EFEO, 1991, p. 3-4 et n. 16), et il a identifié plusieurs parallèles, tout en soulignant (*ibid.*) qu'il y a toujours « toute une recherche à faire sur les sources littéraires de ces inscriptions ». L'analyse littéraire des inscriptions khmères, relativement négligée pendant un moment, quand les spécialistes des inscriptions se consacraient plutôt à l'effort de tracer les grandes lignes d'une histoire politique, est maintenant plus en vogue, comme en témoigne, par exemple, la publication récente de la thèse de Jochen Mertens, *Die Sanskrit-Inschriften von Bat Chum (Kambodscha). Text mit Übersetzung und Kommentar und stilistischer Analyse*, Norderstedt, Books on Demand GmbH, 2005.

26. Les mots en italiques traduisent un deuxième sens exprimé par les mêmes mots sanskrits. Ce calembour est peut-être un écho conscient d'une phrase du grand romancier Bāṇa (VIIe siècle) qui se trouve dans sa « biographie » du roi Harṣa. Cette phrase se présente ainsi dans les éditions de Kane et de Führer : *anavaratanayanajalasicyamānaś ca tarur iva vipallavo 'pi sahasradhā prarohati śokaḥ*. (Éditions : P.V. Kane, *The Harshacarita of Bāṇabhaṭṭa (Text of Ucchvāsas I-VIII), edited with an Introduction and Notes*, Bombay, 1918, et A.A. Führer, *Bâṇabhaṭṭa's Biography of King Harshavardhana of Sthâṇvîśvara, with Śaṅkara's Commentary, Saṅketa*, Bombay Sanskrit and Prakrit Series No. LXVI, Bombay, 1909). Mais plusieurs manuscrits qu'a consultés Führer omettent le dernier mot, et c'est avec cette omission que la phrase fait sens comme l'a compris le commentateur Śaṅkara, dont le commentaire se trouve sur la page 26 de l'édition de Führer (*anavaratam aśruṇā sicyamāno 'navarataṃ ghaṭasāraṇīpraṇālādinā. nayanaṃ prāpaṇaṃ yasya tādṛśā jalenokṣyamāṇaś ca. vipallava āpalleśo vigatapallavaś ca. prarohati sthirībhavati. tarupakṣe prarohā vidyante yasya sa prarohaḥ sa ivācarati prarohatīti vyākhyā*). Omettant donc le mot *śokaḥ*, nous pouvons traduire comme suit : « Même une parcelle de chagrin (*vipal-lavo 'pi*), sans cesse arrosée par des larmes (*anavarata-nayanajala-sicyamānaḥ*), pousse pour devenir mille fois plus grande, comme un arbre, *bien que dépourvu de feuilles* (*vi-pallavo 'pi*), *arrosé par l'eau d'un canal ininterrompu* (*anavarata-nayana-jala-sicyamānaḥ*) *produit des bourgeons* (*prarohati*) *par milliers*. »

S'il fallait encore une preuve pour corriger le texte de cette phrase de Bāṇa, on en trouve dans une discussion du rhétoricien Mahimabhaṭṭa, qui la cite sans attribution dans son *Vidhiviveka* comme un exemple d'un calembour peu satisfaisant. Dans cette citation, le dernier mot, *śokaḥ*, ne figure pas.

Bien qu'il soit le séjour de la beauté,
comme la lune,
*on ne voit pas son lever le soir (*na doṣodayalakṣitaḥ*) /*
une abondance de fautes ne le caractérise pas.

Dans cette brève présentation, j'ai essayé de mettre l'accent sur les développements religieux et les changements de goût littéraire qui ont eu lieu en parallèle en Inde et au Cambodge. En regardant les pierres inscrites de l'Asie du Sud-Est, nous pouvons peut-être avoir l'impression que ces régions ont emprunté tôt une écriture sud-indienne qui s'est ensuite éloignée petit à petit au fil des siècles de ses modèles indiens, et cette impression, trop simpliste, peut nous entraîner à imaginer une grande « migration » d'idées et de biens culturels de l'Inde du Sud qui aurait eu lieu principalement aux cinquième et sixième siècles, suivie par des développements culturels relativement indépendants au pays khmer et ailleurs. L'étude des inscriptions khmères en parallèle avec la littérature sanskrite indienne suggère plutôt que des échanges avaient déjà eu lieu avant les premières traces écrites que le hasard a préservées jusqu'à nos jours et que toutes les différentes régions du monde indianisé – ou, pour employer le terme de Sheldon Pollock, de la « cosmopolis » sanskrite – étaient engagées dans une conversation culturelle bien plus prolongée. Il est probable que leurs idées évoluaient donc plus en dialogue que nous n'avons l'habitude de le supposer.

*
* *

M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT, M. Michel ZINK, Secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Jean-Pierre MAHÉ, Président de l'Académie, MM. Christian ROBIN, Jean-Noël ROBERT, Franciscus VERELLEN et Mme Cécile Morrisson, correspondant français de l'Académie, interviennent après cette communication.

(Le passage en question de Mahimabhaṭṭa est cité par L. J. McCrea, *The Teleology of Poetics in Medieval Kashmir*, thèse doctorale soumise à l'Université de Chicago en 1998, p. 509-510.)

Une autre source d'inspiration possible, mais à mon sens moins probable, serait les inscriptions des rois *pallava* de l'Inde méridionale, qui intègrent souvent un jeu de mots associant le nom de la dynastie à un composé se terminant par les termes *vipallava* ou *āpallava* (« parcelle d'adversité ») précédés par un mot qui signifie « détruit » ou « écarté ». En voici un exemple : *samyagguṇoccayanirastavipallavānām … pallavānām*, « les Pallava dont les vertus, éminentes et innombrables, ont éloigné la plus petite trace d'adversité » (E. Francis, *Le discours royal. Inscriptions et monuments* pallava *(IVe-IXe siècles)*, thèse présentée à l'Université Catholique de Louvain en 2009, p. 208, note 279). Pour une liste complète des tropes de ce type dans l'épigraphie *pallava*, voir S. Brocquet, *Les inscriptions sanskrites des Pallava : poésie, rituel, idéologie*, thèse présentée à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris-III, en 1997, p. 96-98.